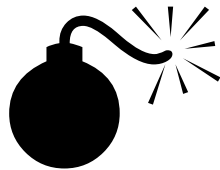


LÉON BLOY

L'Archiconfrérie de la Bonne Mort

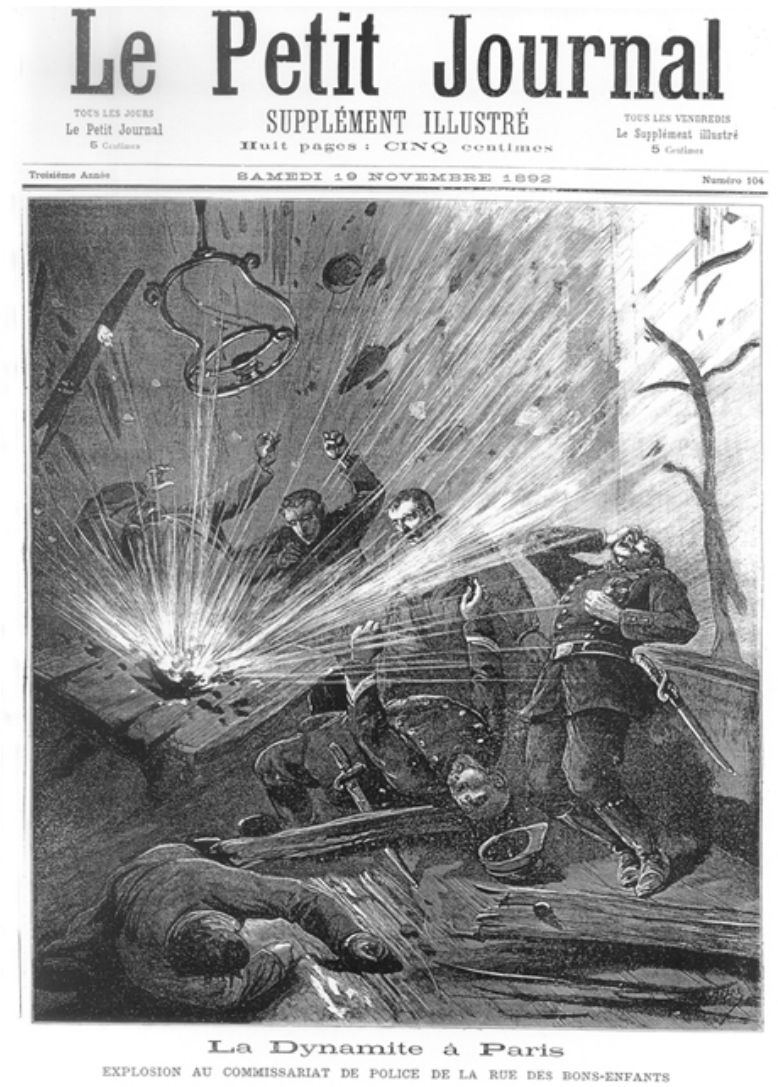
suivi de

Le Bon Conseil



BRUXELLES
ÉMILE VAN BALBERGHE LIBRAIRE
2005

L'Archiconfrérie de la Bonne Mort

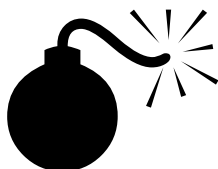


LÉON BLOY

L'Archiconfrérie de la Bonne Mort

suivi de

Le Bon Conseil



BRUXELLES
ÉMILE VAN BALBERGHE LIBRAIRE
2005

© Émile Van Balberghe Libraire
emilevanbalberghe@hotmail.com

Imprimé en Union européenne
D/3364/2005/3
ISBN 2-930053-28-3

Deuxième tirage corrigé et augmenté 2006

L'Archiconfrérie de la Bonne Mort

*In momento, in ictu oculi,
in novissima tuba¹.*

On va croire, sans doute, que je suis sur le point de vociférer une homélie. Qu'on se tranquillise. Je voudrais simplement, après tant de monde, rassurer un peu le public frappé d'inquiétude, en lui conférant, à mon tour, d'inestimables avis.

Mais, avant tout, je tiens à faire observer, comme une chose *amusante*, qu'à la minute précise où la Dynamite pastichait, une fois de plus, la Vraie Colère, on n'avait pas encore tout à fait fini de paraphraser, çà et là, dans les églises tendues de noir, les quelques mots canoniques dont j'estampille audacieusement ce bavardage et qui sont la rubrique très-essentielle du mélancolique et redoutable Novembre des Trépassés².

« Au moment même, en un clin d'œil », et même dans le cinquantième de l'interminable durée d'un clin d'œil, on est réduit en bouillie, ostensiblement et irréparablement dessoudé par le souffle crapuleux, mais incontestablement décisif de l'Anarchie.

¹ « En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette. » (I Cor. XV, 52.)

² L'attentat qui sert de prétexte à l'article de Bloy a lieu un 8 novembre ; la Toussaint est fêtée le 1^{er} novembre, suivie de la Fête des Trépassés.

Pourquoi donc, alors, me serait-il interdit de désigner exactement les compagnons anonymes de la *Propagande*, en décernant à leur troupe sympathique la dénomination méritée d'ARCHICONFRÉRIE DE LA BONNE MORT ?

Ah ! je sais bien qu'elle a déjà trop servi, cette appellation. Je serais inexcusable d'ignorer qu'une masse de chrétiens l'a, depuis longtemps, usurpée.

On ne m'apprendra pas que beaucoup de gens dévots, plus ou moins promis à l'éventrement et à la calcination, se coalisèrent maintes fois, en vue d'échapper, par de réciproques suffrages, à l'inconvénient de paraître inopinément devant Dieu, avec une conscience malpropre³. Mais les anarchistes, informés de l'inexistence de ce Dieu, ont heureusement trouvé l'expédient sortable qu'il fallait pour envisager, à notre époque, avec moins d'effroi, la nécessité de mourir.



En 1871, Louis Veillot qui ne fardait pas plus sa pensée que son visage, et qui plastronnait volontiers ses adversaires, fut, un beau jour, averti de l'inclémence du populo. On lui fit savoir qu'il se pourrait bien qu'on allât le massacrer à domicile.

Il répondit aussitôt, dans un article fameux⁴, que l'accomplissement de cette menace comblerait ses vœux, en le

³ Comme l'Arciconfraternita della Buona Morte ed Orazione de Lugano dans le Tessin, dont les membres accompagnaient au supplice les condamnés à mort, ou l'Archiconfrérie de saint Joseph ou celle de saint Christophe, dont les membres, entre autres choses, priaient pour les victimes de mort subite. La mort subite a longtemps été considérée comme une véritable catastrophe, car celui qui décédait inopinément n'avait pu se mettre en règle avec sa conscience et bénéficier des derniers secours de l'Église.

⁴ Dans *L'Univers* du 4 septembre 1871.

déroband de façon certaine à la dégoûtante agonie que, sans doute, il prévoyait amèrement et que l'inaction déloyale des assassins ne lui permit pas d'éviter.

Imitons ce grand homme qui mourut gâteux et dont l'âme forte se liquéfiait, dix ans à l'avance, à la pensée du lit mécanique et des « vases ridicules présentés par de larmoyantes affections ».

Ce rude mâle nous eût envié les foudroyantes consolations de la dynamite. Être dissipé en une seconde, comme par le tonnerre, en consternant les multitudes, et terminer – à la façon de Romulus⁵ – une existence ordinairement remplie de cochonneries et de troubles ; obtenir même, à l'instar des plus illustres citoyens, des funérailles aux frais de l'État et le panégyrique d'un Président du Conseil, déclarant que « vous avez trouvé la mort au moment où vous remplissiez votre devoir, comme le soldat tombe sur le champ de bataille, *en défendant le drapeau* » ; recevoir le « suprême adieu » du Conseil municipal et de la Préfecture de police, et laisser au monde cette impression qu'on fut l'holocauste sacrifié pour quelque chose d'infiniment grand !... Ah ! la *Bonne Mort* et l'enviable destin !

Car il n'y a pas à dire, c'est pour de sacrées et nobles choses que nous sommes *tous* invités aux expressives contredanses de l'Anarchie : la Propriété, l'Argent, le droit de jouir, celui d'être des poltrons ou des imbéciles, et surtout le privilège facultatif de n'avoir aucune pitié des pauvres, – depuis Christophe Colomb qui découvrit soixante peuples et fit la Terre une fois plus grande, sans avoir obtenu jamais l'ombre

⁵ Fondateur et premier roi de Rome, selon la légende, Romulus se rendit odieux à l'aristocratie et un jour disparut au milieu d'un orage, lors d'une revue. Des sénateurs prétendirent l'avoir vu enlevé au ciel par le dieu Mars.

d'un salaire⁶, jusqu'au dernier de nos claquedents vagabonds, qui ne sait pas même où trouver un morceau de pain et qui ferait, de si bon cœur, la charité de ses inutiles yeux aux poissons du fleuve.



Un individu rappelait, dans le *Gil Blas*, il y a quelques jours, la curieuse histoire des caisses de dynamite volées à la petite gare de la Chapelle, à Paris, au mois de juillet dernier, et que la police ne put retrouver.

D'après cet informateur, la précieuse matière ainsi détournée peut s'évaluer à 150 kilos, et la charge de la bombe de la rue des Bons Enfants était, au dire d'expert, de 7 à 8 kilos, seulement.

Il y aurait donc, en supposant que les anarchistes fussent aidés par la Providence, une bonne petite explosion par semaine, pendant tout l'hiver. Délicieuse pensée ! Ne trouvez-vous pas que cette archiconfrérie de dynamitards est sur le point de devenir singulièrement intéressante, et que nous allons être mis par elle en assez glorieuse posture pour mépriser, par exemple, le retour éventuel de cet ignoble choléra qui n'avait à nous offrir qu'une sale et puante mort ?

Mon Dieu ! il suffira de s'y habituer, comme on s'habitue aux punaises ou à la gale, et si on ne parvient pas à s'y habituer, il faudra, nécessairement, crever de peur.

On pourra contempler alors, si on a le temps de s'élever un peu plus haut que les idées basses, la merveilleuse fructification des semilles de l'hypocrisie bourgeoise et de

⁶ Léon Bloy a consacré son premier livre à la cause de Christophe Colomb : *Le Révélateur du globe. Christophe Colomb et sa béatification future*, Préface de J. BARBEY D'AUREVILLY, Paris, A. Sauton, 1884.

l'athéisme philosophique, depuis une demi-douzaine de lustres.

Les jouisseurs, à peu près sans nombre, qui ne se croyaient pas des canailles, avaient rêvé de s'accommoder avec l'Absolu divin et d'instituer, pour toute la durée des siècles, une mitoyenne morale. Mais l'Absolu a refusé de souscrire, et l'échéance des blagues étant venue, c'est la Panique tout en sueur qu'on entend cogner à la porte...



Veut-on savoir ce qu'écrivait, il y a quelques ans, un prophète guenilleux et famélique dont je n'ai pas le droit, on le comprendra, de faire connaître le nom, d'ailleurs fort obscur. Cette page atroce, mais non sans éloquence, est assez curieuse à lire, *en ce moment* :

« Ah ! vous enseignez qu'on est sur la terre pour s'amuser. Eh ! bien, nous allons nous amuser, nous autres, les crevants de faim et les porte-loques. Vous ne regardez jamais ceux qui pleurent et ne songez qu'à vous divertir. Mais ceux qui pleurent, en vous regardant, depuis des milliers d'années, vont enfin se divertir, à leur tour, et, – puisque la Justice est décidément absente, – ils vont, du moins, en inaugurer le simulacre, en vous faisant servir à leurs divertissements.

» Puisque nous sommes des criminels et des damnés, nous allons nous promouvoir nous-mêmes à la dignité de parfaits démons, pour vous exterminer ineffablement.

» Désormais, il n'y aura plus de prières marmonnées, au coin des rues, par des grelotteux affamés, sur votre passage. Il n'y aura plus de revendications, ni de récriminations amères. C'est fini, tout cela. Nous allons devenir silencieux...

» Vous garderez l'argent, le pain, le vin, les arbres et les fleurs. Vous garderez toutes les joies de la vie, et l'inaltérable sérénité de vos consciences. Nous ne réclamons plus rien, nous

ne désirons plus rien de toutes ces choses que nous avons désirées et réclamées en vain, depuis tant de siècles. Notre désespoir complet promulgue, dès maintenant, *contre nous-mêmes*, la définitive prescription qui vous les adjuge !

» Seulement, défiez-vous !... Nous gardons le FEU, en vous suppliant de n'être pas trop surpris d'une fricassée prochaine. Vos palais et vos hôtels flamberont très-bien, quand il nous plaira, car nous avons attentivement écouté les leçons de vos professeurs de chimie et nous avons inventé de petits engins qui vous émerveilleront !

» Quant à vos personnes, elles s'arrangeront pour acclimater leur dernier soupir sous la semelle sans talon de nos savates éculées, à quelques centaines de pas de vos intestins fumants ; et nous trouverons, peut-être, un assez grand nombre de cochons ou de chiens errants, pour consoler d'un peu d'amour vos chastes compagnes et les vierges très-innocentes que vous avez engendrées de vos reins précieux...

» Après cela, si l'existence de Dieu n'est pas la parfaite blague que l'exemple de vos *vertus* nous prédispose à conjecturer, qu'il nous extermine, à son tour, qu'il nous damne sans remède, et que tout finisse ! L'enfer ne sera pas, sans doute, plus atroce que la vie que vous nous avez faite.

» Mais, dans ce cas, il sera forcé de confesser devant tous ses Anges, que nous aurons été ses instruments pour vous consumer...

» Tel est le cantique des modernes pauvres, à qui les heureux de la terre – non satisfaits de tout posséder – ont imprudemment arraché la croyance en Dieu. C'est le *Stabat* des désespérés !⁷

⁷ Métaphore : le *Stabat* est le texte qui rappelle les douleurs de la Mère du Sauveur pendant la Passion. Œuvre de Jacopone da Todi (XIII^e s.), ce poème a souvent été mis en musique.

» Ils se sont tenus debout, au pied de la Croix, depuis la sanglante Messe du Grand Vendredi⁸, – au milieu des ténèbres, des puanteurs, des dérélictions, des épines, des clous, des larmes et des agonies. Pendant des générations, ils ont chuchoté d'éperdues prières à l'oreille de l'Hostie divine et – tout-à-coup – on leur dévoile, d'un jet de science électrique, ce gibet poudreux où la dent des bêtes a mangé leur Rédempteur... Zut ! alors, ils vont s'amuser !⁹ »



J'ai promis, en commençant, quelques conseils et je les crois si excellents... et si parfaitement inutiles que je les ai gardés pour la fin. Les voici donc :

1° Solennelle translation de la pourriture de Renan, par une équipe de vidangeurs, dans le dépotoir national le plus lointain ;

2° Érection, au sommet de la tour Eiffel, d'une colossale Croix en or massif, du poids de plusieurs dizaines de millions de francs, aux frais de la Ville de Paris¹⁰ ;

⁸ Autre nom donné au Vendredi saint.

⁹ *Le Désespéré*, édition Soirat, chap. LXVIII. [Note de Bloy.] L'extrait que Bloy cite de son roman se trouve aux p. 413-414 de l'édition Soirat (Paris, 1887). Cf. *Œuvres de Léon Bloy*, t. 3 : *Le Désespéré*, Paris, Mercure de France, 1964, p. 309-311. Bloy précise : « l'édition Soirat », qui sortit de presse au début de l'année 1887 (elle porte le millésime 1886 à la page de titre et celui de 1887 à la couverture), car elle fut précédée d'une édition chez Pierre-Victor Stock que ce dernier ne mit pas sur le marché devant le refus de Bloy de censurer quelques passages.

¹⁰ Durant sa première période au *Gil Blas*, Bloy avait rédigé un bel article sur *La Babel de fer* (*Gil Blas*, 14 janvier 1889). Il terminait son texte en espérant que « quelque misérable ruisselant de pleurs interrogera le Seigneur Dieu pour savoir comment il se fait que l'image crucifiée de son adorable Enfant, – par qui les désespérés se consolent, – ne soit pas plantée,

3° Obligation, pour tous les Français, d'entendre la Messe tous les dimanches et de communier au moins quatre fois par an, sous peine de mort ;

4° Abolition du suffrage universel, etc.

Je m'arrête, car je sens trop combien tout cela est à prendre ou à laisser, et combien, aussi, sont prématurés de tels avis, qui ne manqueront pas de paraître d'autant plus cocasses que la minute est infiniment prochaine où les enfants même du peuple écriront sur les murs croulants de Sodome, ces simples mots : LE CATHOLICISME OU LE PÉTARD !

Choisissez donc, une bonne fois, si vous n'êtes pas des morts.

L'Art moderne (Bruxelles), 4 décembre 1892.

dans le plus chrétien de tous les pays du monde, au pinacle de l'édifice le plus altier que les hommes aient jamais construit ».

Le Bon Conseil

Lettre à Emmanuel Signoret,
Directeur du SAINT-GRAAL¹¹

Mon cher Monsieur Signoret,

Vous me faites l'honneur de solliciter ma prose. C'est vertueux, sans doute, mais juvénile, et je serais exactement le dernier des hommes si je vous laissais ignorer l'immensité de la gaffe.

Je suis celui qu'il faut lâcher. Demandez à quelques-uns de vos très-gracieux confrères. Ou plutôt non, ne les interrogez pas. En supposant même, contre toute vraisemblance, qu'ils ne voulaient pas vous « induire en erreur », pour parler la langue des bourgeois, leur instinct de pétitionnaires du néant les inciterait à vous conférer des explications sans profondeur.

Ils vous diraient, par exemple, que la brutalité sauvage de mes agressions d'antan justifie très-amplement l'universel décri de mes pauvres œuvres et le *trac* sublime de tous les entrepreneurs de la joie publique, aussitôt qu'il est question de me notifier.

Mon Dieu ! je sais que la vie est courte et qu'il est à la fois plus rapide et moins onéreux d'accepter une légende que de trouver soi-même quelque chose.

¹¹ Poète provençal, Emmanuel Signoret (1872-1900) est le directeur et le principal rédacteur de la petite revue parisienne au titre wagnérien *Le Saint-Graal* (1892-1899).

Pourtant, ce doit être une amertume considérable de sucer l'empeigne des aruspices et de remâcher éternellement les vieilles chiques ou les vieux culots de la populace littéraire, – ô justes cieux !

Étant assez disponible pour vous occuper de moi sans vergogne, ne vous êtes-vous point avisé parfois, cher ami, que, dans mon cas très-particulier, le ressentiment intraitable et l'inguérissable rage de quelques individus saboulés naguère, sont des phénomènes un peu surprenants ?

Car enfin, n'est-ce pas ? les bureaux de rédaction ne sont pas tous exclusivement fréquentés par des Chevaliers de la Table Ronde et les « chers maîtres » que nos concierges adorent, ont assurément l'épiderme aristocratique moins chatouilleux et moins velouté que les Paladins de Charlemagne ou les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Une superfine et mourante délicatesse est heureusement bannie de leur toison et nos hermines de l'écritoire s'enorgueillissent volontiers de subsister dans les marécages.

Avoir été convaincu des pratiques les plus crapuleuses est un épisode sans valeur du bon combat et le fait même d'être souffleté avec des quartiers de charogne ne tire pas à conséquence, lorsque les boutiques prospèrent. Le vomissement d'un illustre personnage sur la gueule publique d'un particulier notoire est amoureusement liquidé par la réciproque émission d'un très-beau paquet d'excréments. C'est un négoce achibanal et tout cela est absolument très-bien.

L'explication de mon impopularité perpétuelle par mes frénésies de *pamphlétaire* ne paraît donc pas suffire et je veux croire, ô adolescent, que je ne vous enseigne pas grand'chose en cet instant. Mais, encore une fois, ce serait criminel de vous dérober les raisons pour lesquelles il est expédient de me *lâcher* avec promptitude et je sens le devoir de vous fortifier d'une exégèse plus féconde.

Avez-vous remarqué la haine infinie, la haine d'exception, tragique et surnaturelle, intraduisible, même en patois carthaginois, dont l'humanité généreuse rémunère tout promulgateur d'ABSOLU ?

La vipère noire se déroule avec fureur, aussitôt que vient à passer la boule de flammes où s'est condensé le tonnerre. Beaucoup mieux qu'un autre, à coup sûr, vous avez pu l'entendre siffler, l'horrible serpent, ayant eu l'audace d'emprunter une forme sainte à la Passion douloureuse de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Eh bien ! ne cherchez pas plus longtemps, vous y êtes en plein et je n'ai pas d'autre lumière à vous proposer.

Je n'aurais jamais attaqué personne, que l'exécration dont m'honorent les contemporains serait identique. N'eussé-je en moi que la plus infinitésimale portioncule de cet Absolu détesté dont le seul pressentiment désagrègerait jusqu'aux pilastres des cieux, – tout est dit, et je n'ai plus qu'à décamper avec précipitation dans les *intérieurs* du désert, du très-affable désert où subsiste encore la progéniture de ces bons corbeaux nourriciers, qui déjouaient les complots des affameurs de prophètes.

Tel est le secret, l'unique secret. Un homme peut avoir du génie et n'être pas universellement abhorré. L'exemple de Napoléon et de quelques autres le prouve. Un homme peut même devenir un Saint, ce qui est diablement plus difficile, et se conserver encore quelques amateurs, à condition, toutefois, de n'arborer qu'une sainteté mitoyenne, *consolante*, à hauteur d'appui, n'impliquant pas le viol des consignes et l'intransigeance des lamentations.

Mais si quelque lueur d'Absolu se manifeste en n'importe qui, à propos de n'importe quoi, les cailloux et les blocs de marbre dont toute âme humaine est pavée, s'insurgeront à la fois contre le pauvre mortel assez féroce élu du Seigneur

pour colporter sur notre fumier ce néfaste rayon mourant du septième ciel !

Il paraît que je suis assez gravement infecté de ce mal, puisque tant de gens ont eu la bonté de m'en avertir, en déployant autour de moi le cordon sanitaire des calomnies prophylactiques.

Nul n'ignore désormais, que je suis un envieux, un paresseux, un traître, un mendiant ingrat, un scatologue, un insulteur de fronts olympiens, un assassin disponible et, s'il faut tout dire, un *raté* sans pardon. Cette réputation délicieuse et provisoirement inébranlable comme le Pic du Midi, devait être, j'en conviens, le juste salaire d'un écrivain dénué de richesse, mais assez impertinent et assez cynique pour préférer toutes les tortures à la prostitution de sa pensée.

Il faut reconnaître équitablement, d'ailleurs, qu'un tel renom fut, à l'origine, propagé par quelques malins admirablement idoines à m'utiliser avec gratuité jusqu'à l'heure climatérique où le devoir de thuriférer les mufles eut pour corollaire immédiat la nécessité de mon expulsion.

Il est vrai que je m'accommode assez bien de ma solitude et que je m'accorde, parfois, quelques instants de gaîté douce en songeant à la prodigieuse bredouille et au fiasco magistral des folâtres compagnons qui me condamnèrent au désespoir.

Quelquefois, aussi, je suis embêté, je l'avoue, ah ! cruellement embêté. C'est lorsque de jeunes enthousiastes s'avisent de me donner du « grand pamphlétaire ». Hélas ! je les enverrais de bien bon cœur à cet excellent M. Drumont¹² qui m'est incontestablement supérieur en la matière et sur qui j'avais tant compté pour qu'on m'oubliât !

¹² Édouard Drumont (1844-1917) estimait qu'en France les postes-clés étaient occupés par des Juifs qui mettaient en péril l'État. Sa *France juive* (1886) ne connut pas moins de 150 éditions.

Tenez ! puisque nous causons, voulez-vous savoir ce que je répondis un jour à un romancier connu qui, voulant se documenter à l'endroit des plus modernes pamphlétaires, m'interrogeait en même temps sur ce personnage illustre et sur moi-même. Voici ma déclaration, publiée naguère dans un livre sans succès¹³ :

« Vous avez raison ; le catholicisme de ce trafiquant de lettres est à faire vomir. Certes, je déteste les Juifs autant qu'il est possible, mais pour des raisons plus hautes que leurs ignobles écus. Le fait de la richesse publique entre leurs mains est, à mes yeux, un profond *mystère* qui intéresse la métaphysique la plus transcendante et c'est ce que Drumont, avide seulement de scandales et de droits d'auteur, est incapable de comprendre. S'il l'avait compris, du reste, il ne l'aurait point dit, ou sa *France Juive* n'aurait pas eu deux éditions.

» C'est ignoble, oui... Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? de ces affiches qui couvrirent les murs à l'époque de son plein succès et qui représentaient le personnage, vêtu en chevalier du Saint-Sépulcre et foulant aux pieds... MOÏSE !¹⁴

» Les catholiques sont devenus tellement fétides qu'aucun d'eux ne s'empessa de plastronner de ses propres excréments le visage de ce Tabarin sacrilège. Cela dit tout...

» Du côté *littéraire*, vous savez ce que j'en pense. C'est désarmant... Enfin, c'est le grand pamphlétaire catholique !... Remarquez bien, s'il vous plaît, que ce pamphlétaire est, au fond, *l'ami de tout le monde*, et ce trait suffit à le peindre... Je

¹³ Suit le texte que Bloy a transmis à Georges Darien pour être inséré dans le pamphlet de ce dernier, où Drumont est mis en scène : *Les Pharisiens*, Paris, Léon Genonceaux, 1891, p. 118-122. Nous avons rappelé l'histoire de ce texte dans un article : *Léon Bloy par lui-même (2)*, dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 46, n° 153, 2000, p. 135-153.

¹⁴ Cette affiche est celle qui annonce la parution en livraisons de l'édition populaire illustrée de *La France juive* (1888).

veux bien que le courage physique ne lui manque pas, puisqu'il s'est battu et que c'est un signe, paraît-il, de grande intrépidité. D'ailleurs, il fait sonner assez haut sa réputation de salle d'armes. Seulement il ne me semble pas également pourvu de ce courage moral dont j'ai le droit de parler, qui me fit affronter la misère, l'obscurité, et qui me pousse à divulguer l'infamie des chenapans qui détiennent la publicité...

» Pamphlétaire ! Sans doute que je le suis, pamphlétaire, parce que je suis forcé de l'être, – vivant, comme je peux, dans un monde ignoblement futile et contingent, avec une famine enragée de réalités *absolues*. Tout homme qui écrit pour ne rien dire est à mes yeux, un prostitué et un misérable, et c'est à cause de cela que je suis pamphlétaire. Mais être pamphlétaire pour de l'argent !... L'être pour ça et l'être comme ça !...

» Enfin, sa réputation est faite. La mienne aussi, d'ailleurs. Je ne suis, comme lui, paraît-il, qu'un pamphlétaire. Quant au penseur et à l'artiste qui peuvent se trouver en moi, personne n'en dit rien, n'en dira jamais rien, quand même cela crèverait les yeux, – parce qu'il importe d'établir que je suis simplement un envieux qui n'attaque ses contemporains que par fureur de son obscurité et de sa misère. Or le monde des lettres sait exactement à quoi s'en tenir, mais nul n'ose me défendre...

» J'ai constamment fui l'occasion du succès, lorsqu'il fallait l'acheter au prix de la moindre concession, tandis que certains triomphants se plongeaient dans l'ordure. J'ai choisi de souffrir et de crever de faim, alors que je pouvais faire comme tant d'autres, afin de sauver l'indépendance de ma pensée. Vous le savez...

» Je suis avant tout, surtout, Catholique Romain, et j'ai, depuis très-longtemps, épousé toutes les conséquences possibles de ce principe. Cela, c'est mon fond, c'est mon substrat. Si on ne le voit pas, on ne peut rien comprendre à ce que j'écris.

» Je suis et je serai toujours, aussi, pour les pauvres et les faibles contre les puissants, pour le peuple de Dieu contre le peuple du Démon, dussé-je en mourir. Mais à la condition que ces pauvres ou ces faibles ne viennent pas faire leurs ordures contre l'Autel, parce qu'alors je deviendrais aussitôt moi-même un puissant pour les écraser.

» Il est vrai que je suis un catholique véhément, indépendant, mais un catholique *absolu*, croyant tout ce que l'Église enseigne. Quand je maltraite mes coreligionnaires, ce qui m'est souvent arrivé, c'est que leur lâcheté ou leur bêtise révolte en moi précisément le sens catholique.

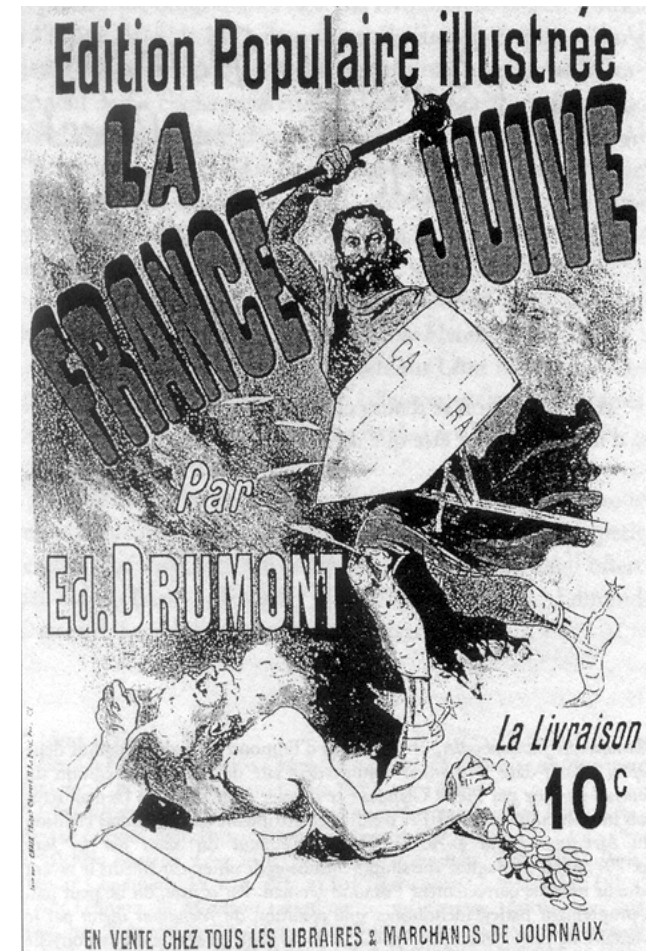
» Pamphlétaire !... Ah ! je suis autre chose, pourtant... mais si je suis pamphlétaire, moi je le suis par indignation et par amour ; et mes cris, je les pousse, dans mon désespoir morne, sur mon Idéal saccagé !... »

J'espère après cela, ô jeune directeur du *Saint-Graal*, qu'en voilà tout à fait assez pour vous convaincre. Vous avez compris, n'est-ce pas ? que nul ne doit me connaître, parce que rien n'est épousable de mon destin.

Le silence, vous le savez, est mortel aux jeunes revues et je chemine en avant de mes pensées en exil, dans une grande colonne de Silence.

Léon BLOY.
Paris, 28 mai 1892.

Lettre introductive aux *Belluaires et porchers*.
(Paris, P.-V. Stock, 1905).



Pamphlétaire !

À l'exemple des révolutionnaires italiens et sous l'influence des nihilistes russes, dès la seconde moitié des années 1880, les anarchistes français prônent dans leurs feuilles le passage à l'acte – la « Propagande » (par le fait) pour citer le terme utilisé par Léon Bloy –, c'est-à-dire tout simplement l'action directe, nom d'un mouvement tristement célèbre beaucoup plus proche de nous :

« Armons-nous de tous les moyens que nous donne la science ; faisons disparaître cette société aux institutions criminelles basées sur l'égoïsme le plus effréné, *pillons, brûlons*, DÉTRUISONS.

» Mettons-nous hardiment à l'*œuvre*, que chacun de nous agisse librement selon son tempérament et sa manière de voir, *par le feu, le poignard, le poison*, que chaque coup porté dans le corps social bourgeois y fasse une plaie profonde !...¹⁵ »

Ou encore :

« Sortez de vos poches le couteau libérateur ! Pillez ! Incendiez ! Détruisez ! Anéantissez ! Purifiez !

» VIVE LA RÉVOLTE ! *Vive l'incendie, mort aux exploités !*¹⁶ »

Lorsque, le 8 novembre 1892, explose à Paris une bombe au poste de police de la rue des Bons-Enfants tuant cinq policiers¹⁷, Léon Bloy marque immédiatement son désir d'écrire sur cet attentat anarchiste : « Idée première d'un article sur l'événement du jour, la Dynamite », écrit-il le lendemain dans son journal intime¹⁸.

¹⁵ *L'Action révolutionnaire* (Nîmes), n° 2, 20 mars – 3 avril 1887. Cité par Jean MAITRON, *Le Mouvement anarchiste en France*, t. 1 : *Des origines à 1914*, Paris, Maspéro, 1975 (réimpression : Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1992, p. 208).

¹⁶ *L'Idée ouvrière* (Le Havre), n° 23, 11-18 février 1888 (ibidem).

¹⁷ Le 28 avril 1894, l'anarchiste Émile Henry revendiquera la paternité de cet attentat devant la cour d'assises de la Seine. Il déclarera : « Il faut que la bourgeoisie comprenne bien que ceux qui ont souffert sont enfin las de leurs souffrances : ils montrent les dents et frappent d'autant plus brutalement qu'on a été brutal avec eux. »

¹⁸ Léon BLOY, *Journal inédit*, t. 1 : *1892-1895*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996, p. 248.

Ayant réintégré les rangs du célèbre quotidien parisien le *Gil Blas* depuis le 26 septembre après en avoir été exclu pour ses articles par trop violents sur ses contemporains, Alphonse Daudet et le fameux sâr Joséphin Péladan particulièrement, Bloy tente de ne pas commettre trop « de gaffes »¹⁹. Il éreinte pourtant la mémoire d'Ernest Renan le 8 octobre, quelques jours à peine après sa disparition²⁰, et, le 21 suivant, critique sans aucune mesure le dernier livre de Paul Bourget²¹.

Néanmoins, pour cet article sur l'anarchie particulièrement provocateur, qu'il aimerait cependant voir publier dans le *Gil Blas*, il passe d'abord par l'entremise d'un autre collaborateur au journal, le père d'Arsène Lupin, Maurice Leblanc. Sans succès²². Manifestement, pour les directeurs du *Gil*, attaquer les confrères est une chose, dénoncer la société une autre. Si les écrivains peuvent être soumis à la question, la société ne peut être mise en question. En l'occurrence, il ne s'agit plus là d'un texte scandaleux pouvant faire augmenter la vente et donc le tirage.

Il s'agit bien d'un écrit de pamphlétaire, mais d'un pamphlétaire qui essaie malgré tout d'attirer vers lui un capital de reconnaissance. Publier ce texte dans le *Gil Blas*, c'était tenter de s'inscrire dans un discours autorisé. Pourtant, dès le départ, il sent bien que ce journal refusera sa copie.

¹⁹ Idem, p. 210.

²⁰ Quelques jours après la mort d'Ernest Renan (2 octobre 1892) et ses obsèques aux frais de l'État, Bloy avait écrit dans le *Gil Blas* un article assez terrible : *La Fin d'une charmante promenade* (8 octobre 1892). Il y déclarait par exemple : « Renan fut le triomphateur de la difficulté microscopique, l'éditeur des vieilles finesses, le contemplateur perpétuellement vigilant et perpétuellement inattentif de l'histoire humaine dans les œuvres de la pensée dont il ne vit que les superficielles couleurs décomposées par le grossissement phénoménal de son œil de myope, sans en apercevoir jamais le canevas divin. »

²¹ Dans *L'Eunuque* (*Gil Blas*, 21 octobre 1892), Bourget était traité, entre autres gracieusetés, de « romancier sans muscles ni cartilages », d'« épureur de coccinelles », de « fendeur de poils » et d'« englueur d'atomes » !

²² On lira l'histoire des démarches de Bloy pour publier son texte, dans Philippe ROY et Émile VAN BALBERGHE, « D'un mâle à un mâle. » *Léon Bloy et Camille Lemonnier*, dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 47, n° 156, 2001, p. 21-123.

Il confie alors son texte à l'écrivain belge Camille Lemonnier – grâce à l'intermédiaire de qui il était entré au *Gil Blas* à la fin de l'année 1888 – pour qu'il le transmette à son compatriote Edmond Picard, avocat célèbre et codirecteur de la revue bruxelloise *L'Art moderne*. Picard avait aidé financièrement plus d'une fois l'écrivain catholique et lui avait ouvert les pages de sa revue ; Lemonnier avait déjà servi d'intermédiaire dans les libéralités de l'avocat.

La petite revue belge n'est évidemment pas le support idéal pour un tel pamphlet. Lorsqu'il paraît le 4 décembre²³, il est introduit par cette note de la rédaction, très vraisemblablement due à la plume d'Edmond Picard : « Nous donnons à titre de document ce curieux article inédit du grand pamphlétaire LÉON BLOY. Bien qu'il n'ait pas un rapport direct avec le but exclusivement critique de notre journal, nous nous serions fait scrupule de priver nos lecteurs de cette page vigoureuse. » Le texte de Bloy ne correspond guère, en effet, aux écrits sur l'art et la littérature auxquels *L'Art moderne* ouvre ses colonnes. Mais, dans une lettre du 15 juin 1889, Camille Lemonnier, après avoir vu Picard, avait précisé à Bloy que ce périodique « sera[it] heureux de [l']imprimer deux fois le mois »²⁴. Et l'écrivain français se résigne à publier dans une petite revue qui certes joue alors un rôle important dans les mouvements littéraires belges mais ne peut en aucun cas être comparée au *Gil Blas*, journal à succès.

Toute l'ambiguïté de Bloy se révèle dans cet échec. Il voudrait bien être reconnu, c'est-à-dire être lu, mais il sait que son discours l'empêche d'accéder aux médias. Cependant, il « doit sa crédibilité [...] à la mise en scène d'un personnage solitaire non mandaté qui fait montre de courage intellectuel en élevant la voix pour crier son

²³ Léon BLOY, *L'Archiconfrérie de la Bonne Mort*, dans *L'Art moderne*, 12^e année, n° 49, 4 décembre 1892, p. 386b-388a.

²⁴ Ph. ROY et É. VAN BALBERGHE, art. cit. Sur les contributions de l'écrivain catholique à *L'Art moderne*, voir notre plaquette : « Voici quelqu'un. » Émile Verhaeren, critique de Léon Bloy. Avec le relevé des articles de et sur Léon Bloy parus dans « *L'Art moderne* », Bruxelles, Les Libraires momentanément réunis, coll. « Documenta et opuscula », 1997.

indignation contre le scandale, la “vérité” contre le “mensonge” institué »²⁵.

Bloy luttera longtemps contre cette image de pamphlétaire tout en ne la niant pas. Il s'en explique dans le beau texte qu'il envoie à Georges Darien pour être inséré en 1891 dans *Les Pharisiens* de ce dernier, qu'il cite ensuite dans la lettre que nous éditons ici. Cette lettre, il l'envoie en 1892 à Emmanuel Signoret, directeur de la revue *Le Saint-Graal* où elle est publiée sous le titre *Le Bon Conseil*²⁶. Il la réédite en 1905, en guise d'ouverture à son propre livre, *Belluaires et porchers*²⁷ :

« Pamphlétaire !... Ah ! je suis autre chose pourtant... mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation et par amour ; et mes cris, je les pousse, dans mon désespoir morne, sur mon Idéal saccagé. »

Quelques années plus tard, à la date du 5 décembre 1892, Bloy insère *L'Archiconfrérie de la Bonne Mort* dans *Le Mendiant ingrat*²⁸, le premier volume de son journal édité, qui sort de presse en 1898 chez le célèbre libraire belge Edmond Deman²⁹.

²⁵ Gisèle SAPIRO, *La Guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, p. 180. Sapiro renvoie à l'ouvrage de Marc ANGENOT, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

²⁶ Léon BLOY, *Le Bon Conseil*, dans *Le Saint-Graal*, 1^{re} série, n° 7-8, juin-juillet 1893, p. 173-181.

²⁷ Léon BLOY, *Belluaires et porchers*, Paris, Stock, 1905, p. XII-XVI. Bloy commet quelques réécritures dans cette dernière version du texte confié à Darien. Voir notre article *Léon Bloy par lui-même (2)*, dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 46, n° 153, 2000, p. 135-153.

²⁸ Léon BLOY, *Le Mendiant ingrat (Journal de l'auteur, 1892-1895)*, Bruxelles, Edmond Deman, 1898, p. 113-120. Cf. Léon BLOY, *Journal*, t. 1 : 1892-1907, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, p. 46-49. Nous suivons la version imprimée du *Mendiant ingrat*, dernier état du texte. Comme d'habitude, Bloy effectue quelques réécritures par rapport à la version donnée à *L'Art moderne*.

Le texte de *L'Archiconfrérie de la Bonne Mort* a été réédité dans le collectif *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 1998, avec une exégèse magistrale de Louis LEFRANÇOIS, *L'Excessive Impatience : commentaire sur « L'Archiconfrérie de la Bonne Mort » de Léon Bloy* (p. 291-335).

²⁹ Déjà à ce moment-là l'éditeur d'Émile Verhaeren, Stéphane Mallarmé, René Ghil, Iwan Gilkin, Maurice Maeterlinck, etc. Cf. Adrienne et Luc FONTAINAS, et Émile VAN BALBERGHE, *Publications de la Librairie Deman. Bibliographie*,

Force est de constater que *L'Archiconfrérie de la Bonne Mort* est d'une brûlante actualité.

Hors le catholicisme exacerbé de Léon Bloy, qui n'est plus aujourd'hui de mise chez la plupart des chrétiens et qui est maintenant considéré comme une curiosité par les athées et agnostiques, on peut admirer dans ce texte une réelle lucidité. En tant qu'écrivain, Bloy remplit, en effet, « son devoir de lucidité », comme le définit Pierre Michel dans un petit livre remarquable³⁰ :

« Un écrivain respectueux de son devoir de lucidité se doit donc d'être politiquement incorrect [...] et de transgresser tous les interdits dressés par l'hypocrite code de la bienséance en abordant sans réticences ni haut-le-cœur les thèmes les plus choquants pour les “bonnes mœurs” : puisque l'instinct sexuel et ses perversions existent et prévalent parmi les hommes, puisque les pires abominations se perpètrent sur toute la surface du globe, puisque les sociétés reposent sur le vol et le meurtre, puisque le cœur humain est “*creux et plein d'ordure*”, selon la forte expression de Pascal, tout peut et doit avoir droit de cité littéraire. »

Le catholicisme de Bloy peut donc paraître aussi dogmatique que l'islam intégriste, mais finalement le désespoir des « claquedents vagabonds », des « crevants de faim », des « porte-loques », en bref, des victimes quotidiennes de la bourgeoisie – aujourd'hui du capital – est bien toujours le même. Ces pauvres, qui après avoir fait le deuil de tous les plaisirs et de toutes les richesses de ce monde, nous hurlent à la gueule :

« Vos palais et vos hôtels flamberont très bien, quand il nous plaira, car nous avons attentivement écouté les leçons de vos professeurs de chimie et nous avons inventé de petits engins qui vous émerveilleront ! »

ÉMILE VAN BALBERGHE

Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, coll. « Documents pour l'histoire des francophonies », 1999.

³⁰ Pierre MICHEL, *Lucidité, désespoir et écriture*, Angers, Société Octave Mirbeau et Presses de l'Université d'Angers, 2001, p. 50-51.

Repères biographiques

1846. Le 11 juillet, naissance à Périgueux de Léon Henri Marie Bloy.
- 1854-1860. Médiocres études au lycée de Périgueux.
- 1860-1864. Bloy travaille au bureau de son père, chef de bureau à la Compagnie d'Orléans à Périgueux.
- 1861-1862. Bloy commence à tenir un journal. La crise de la puberté l'éloigne de la religion.
- 1864-1867. Commis au bureau de l'architecte principal de la Compagnie d'Orléans à Paris.
1865. Bloy s'inscrit à l'école des Beaux-Arts dans l'atelier d'Isidore Pils.
1867. Renvoyé de la Compagnie d'Orléans, Bloy écrit ses premiers articles et rencontre Barbey d'Aurevilly.
1868. Conversion au catholicisme. Expéditionnaire chez un avoué.
- 1877-1882. Liaison avec Anne-Marie Roulé, prostituée occasionnelle, qui se convertit. Liaison mystique accompagnée de visions. Roulé meurt folle.
1877. Bloy quitte son emploi. Misère noire. Retraite à la Grande Trappe de Soligny.
1879. Premier séjour à La Salette.
1880. Deuxième séjour à La Salette.
1882. Introduit par son cousin Émile Goudeau, Bloy collabore au *Chat noir*. Retraite à la Grande-Chartreuse.
1883. Liaison avec Henriette Vilmont qui meurt de tuberculose.
1884. Collaboration éphémère au *Figaro*. En février, parution du *Révéléateur du globe* chez Sauton, avec une préface de Barbey d'Aurevilly, et, en mai, des *Propos d'un entrepreneur de démolitions* chez Tresse. Liaison avec Berthe Dumont. Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam et Bloy se réunissent. Brouille avec Goudeau et départ du *Chat noir*.
1885. En mars-avril, parution de quatre numéros du *Pal*. Mort de Berthe Dumont le 11 mai.
1886. Liaison avec Henriette Maillat. *Le Désespéré*, prêt à paraître, est bloqué par Stock.
1887. *Le Désespéré* paraît chez Soirat en tout début d'année. Liaison avec Eugénie Padeloup dont il aura un fils, Maurice Léon (1888-1900).
1888. Publication en novembre d'*Un brelan d'excommuniés* (Savine).
- 1888-1889. Première collaboration au *Gil Blas*.
1889. Liaison avec Marie Kryszynska. Mort de Barbey d'Aurevilly (23 avril) et de Villiers de l'Isle-Adam (19 août).

- 1890-1891. Bloy collabore à *La Plume*.
1890. Mariage avec Jeanne Molbech. Publication en octobre de *Christophe Colomb devant les taureaux* (Savine).
1891. Séjour au Danemark où Bloy donne une série de conférences : *Les Funérailles du Naturalisme*. Rupture avec J.-K. Huysmans. Rencontre d'Henry de Groux.
- 1892-1894. Deuxième collaboration au *Gil Blas* d'où Bloy est chassé pour avoir pris la défense de Laurent Tailhade lors de l'attentat du restaurant Foyot.
1892. Premier article dans le *Mercure de France*. Publication en septembre du *Salut par les Juifs* (Demay).
1893. *Sueur de sang* (Dentu).
1894. *Léon Bloy devant les cochons* (Chamuel) et *Histoires désobligeantes* (Dentu).
1895. Rencontre du capitaine Edmond Bigand-Kaire qui organise une tombola en faveur de Bloy.
1897. Parution en mai de *La Femme pauvre* (Mercure de France).
1898. Premier volume du journal : *Le Mendiant ingrat* (Bruxelles, Deman).
- 1899-1900. Second séjour au Danemark.
1900. Rupture avec de Groux. *Le Fils de Louis XVI* (Mercure de France) et *Je m'accuse...* (Maison d'Art).
1901. Amitié de René Martineau.
1902. *Exégèse des lieux communs* (Mercure de France).
1903. Trois articles dans *L'Assiette au beurre. Les Dernières Colonnes de l'Église* (Mercure de France).
1904. *Mon journal* (Mercure de France), deuxième volume du journal.
1905. Amitié de Raïssa et Jacques Maritain. *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* (Mercure de France), troisième volume du journal. *Belluaires et porchers* (Stock).
1906. Amitié de Pierre Termier. Troisième séjour de Bloy à La Salette. *L'Épopée byzantine et Gustave Schlumberger* (La Nouvelle Revue).
1907. *Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam* (Blazot).
1908. *Celle qui pleure* (Mercure de France).
1909. *L'Invendable* (Mercure de France), quatrième volume du journal, et *Le Sang du pauvre* (Juven).
1910. Quatrième séjour à La Salette. Amitié de Pieter van der Meer de Walcheren.
1911. *Le Vieux de la Montagne* (Mercure de France), cinquième volume du journal.

1912. *L'Âme de Napoléon* (Mercure de France).

1913. *Sur la tombe de Huysmans* (Curiosités littéraires) et la deuxième série de l'*Exégèse des lieux communs* (Mercure de France).

1914. *Le Pèlerin de l'Absolu* (Mercure de France), sixième volume du journal.

1915. *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* (Crès).

1916. *Au seuil de l'Apocalypse* (Mercure de France), septième volume du journal. Réconciliation avec Henry de Groux.

1917. Mort de Léon Bloy le 3 novembre.

Repères bibliographiques

Œuvres de Léon Bloy

- *Œuvres*, éd. Joseph BOLLERY et Jacques PETIT, Paris, Mercure de France, 1956-1975, 15 vol.
- *Journal*, éd. Pierre GLAUDES, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, 2 vol.
- *Journal inédit*, dir. Michel MALICET et Pierre GLAUDES, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996-2000, 2 vol. parus.
- *L'Âme de Napoléon*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2003.
- *Autobiographie d'une enfant*, Paris, Arfuyen, 1992.
- *Belluaires et porchers*, Arles, Sulliver, 1997.
- *Celle qui pleure*. Suivi de *Le Symbolisme de l'apparition*, Québec, Cahiers Scivias, 1999.
- *Celle qui pleure (Notre-Dame de la Salette)*. La Pocatière (Québec), Éditions Société catholique des Missionnaires laïcs, 2003.
- *La Chevalière de la Mort*, [Saint-Clément], Fata Morgana, 1989.
- *Les Dernières Colonnes de l'Église*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2001.
- *Le Désespéré*, Paris, La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon », 1997.
- *Le Désespéré*, Rennes, La Part commune, 2004.
- *Le Désespéré*, Wilmington (Delaware, USA), Underbahn Ltd, coll. « Transtextual », 2005.
- *Exégèse des lieux communs*, Paris, Rivages poche, coll. « Petite Bibliothèque », 2005.
- *La Femme pauvre*, Rennes, La Part commune, 2004.
- *Les Funérailles du Naturalisme*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.
- *Histoires désobligeantes*, Toulouse, Éditions Ombres, coll. « Petite Bibliothèque Ombres », 2001.
- *Histoires désobligeantes*, Talence, L'Arbre vengeur, 2005.
- *Je m'accuse...*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2003.
- *Lettres à sa fiancée*, [Pantin], Le Castor astral, coll. « Les Inattendus », 1990.
- *Le Pal*, [Paris], Obsidiane, 2002.
- *Poèmes en prose*, Charlieu, La Bartavelle, coll. « La Belle Mémoire », 1991.
- *Le Sang du pauvre*, Paris, Arléa, 1995.
- *Sueur de sang*, Nantes, Le Passeur, 2000.
- *Sur J.-K. Huysmans*, Bruxelles, Complexe, 1986.
- *La Tisane, suivi de Une idée médiocre, Propos digestifs*, Paris, Alfil, coll. « Nouvelles et contes », 1993.

Études sur Léon Bloy

- BARDÈCHE (Maurice), *Léon Bloy*, Paris, La Table Ronde, 1989.
- BOLLERY (Joseph), *Léon Bloy*, Paris, Albin Michel, 1947, 1949 et 1954, 3 volumes.
- DOTOLI (Giovanni), *Situation des études bloyennes. Suivie d'une bibliographie de 1950 à 1969*, Paris, A.-G. Nizet, 1970.
- FONTANA (Michèle), *Léon Bloy : journalisme et subversion. 1874-1917*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 1998.
- GRIFFITHS (Richard), *Révolution à rebours. Le renouveau catholique dans la littérature en France de 1870 à 1914*, Paris, Desclée De Brouwer, 1971.
- GUYOT (Gaëlle), *Latin et latinité dans l'œuvre de Léon Bloy*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2003.
- HAGER (Ruth E.), *Léon Bloy et l'évolution du conte cruel : ses « Histoires désobligeantes »*, Paris, C. Klincksieck, 1967.
- MARIE SAINT-LOUIS DE GONZAGUE (sœur), *I Léon Bloy face à la critique. II Bibliographie critique*. Nashua (USA, New Hampshire), Présentation de Marie, Collège Rivier, 1959.
- PIJLS (P.J.H.), *La Satire littéraire dans l'œuvre de Léon Bloy*, Leiden, Universitaire Pers Leiden, coll. « Leidse romanistische reeks », 1959.
- ROUZET (Georges), *Léon Bloy et ses amis belges*, Liège, Solédi, coll. « Notre carrefour », [1946].
- VAN BALBERGHE (Émile), « Voici quelqu'un. » *Émile Verhaeren, critique de Léon Bloy*, Bruxelles, Les Libraires momentanément réunis, coll. « Documenta et opuscula », 1997.
- *Léon Bloy*, dir. Michel ARVEILLER et Pierre GLAUDES, Paris, Les Cahiers de l'Herne, 1988.
- *Léon Bloy*, dir. Michel AUBRY, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Les Dossiers H », 1990.
- *Léon Bloy au tournant du siècle*, dir. Pierre GLAUDES, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 1992.
- *Cahiers Léon Bloy*, La Rochelle, 1924-1952 (Genève, Slatkine Reprints, 1973, 3 volumes).
- *Cahiers Léon Bloy*, nouvelle série, n° 1, Paris, A.-G. Nizet, 1991.
- *Bulletin de la Société des Études bloyennes*, Besançon et Paris, 1988-1991.
- *Léon Bloy*, série de « La Revue des Lettres modernes », Paris, Minard, 6 volumes parus, 1989, 1994, 1995, 1999, 2001 et 2005.